

Introduction

Pourquoi ce thème de l'influence ? Depuis le début de ma pratique analytique, le transfert m'était apparu comme un phénomène aussi fascinant qu'énigmatique. Je voyais bien qu'autour de moi on ne s'étonnait pas outre mesure des prodiges et des aberrations dont avec d'autres j'étais l'acteur et le témoin. À la vue des effets du transfert dans les cures ou dans le milieu analytique et à la lecture de ce qu'en avait dit Freud, j'en suis venu à soupçonner que l'on voulait minimiser ou ignorer les phénomènes d'influence et que, en particulier, la proximité du transfert et de l'hypnose était farouchement niée. Proximité que, à cette date, je déplorais pour ma part comme un inévitable dont nous devons cependant essayer de tirer les moins mauvaises conséquences.

Jusqu'au jour où, ayant fait l'expérience de l'hypnose – pas par hasard sans doute, car je commençais à prêter l'oreille à d'autres méthodes –, mon opinion à son égard s'est inversée. Ce que la psychanalyse avait définitivement écarté grâce à la fameuse coupure épistémologique, ce comble de l'influence, cette relation immédiate, cette horreur qui sape les fondements de la liberté humaine, m'apparaissait plutôt comme la condition de cette dernière.

Mais comment était-il possible de penser ce retournement qui pouvait n'être après tout qu'une douce illusion ? Rien dans notre paysage culturel ne semblait m'y encourager. Fallait-il interroger les pratiques psychothérapeutiques diverses qui faisaient leur apparition en France ? Mais ceux-là mêmes qui ne ménageaient pas leurs critiques à l'égard de la psychanalyse les épinglaient comme

INFLUENCE

ses « bâtards », c'est-à-dire comme s'inscrivant « dans un mouvement général de la psychanalyse » et vivant « de références plus ou moins lointaines au message freudien ¹ ». Preuve que celui-ci régnait en maître sur le territoire arpenté par les « psy » de tout bord et interdisait l'apparition d'autres problématiques.

Était-il bien vrai d'ailleurs que nous ayons affaire à des « bâtards » ? Venues des États-Unis, ces pratiques se rattachent en effet aux courants behavioriste et culturaliste qui avaient rompu avec la psychanalyse dès les années 1940 et qui se sont développés depuis indépendamment d'elle ². On ne saurait donc les traiter de bâtards, puisqu'ils ne font pas partie de la famille, même élargie. S'ils n'ignorent pas le message freudien, ils se fondent sur d'autres présupposés que celui-ci, essentiellement sur le souci de résultats observables et sur l'attention portée aux relations interpersonnelles. Ils avaient donc peut-être quelque chose à nous apprendre ; ils pouvaient du moins nous conduire à nous interroger sur l'indépassable et le prétendu incontournable de ce message.

J'ai alors voulu parcourir toute l'histoire de la psychothérapie, qui commence avec l'ère de la science moderne, et celle de ses interprètes philosophes. Il m'est apparu que Freud n'était qu'un moment de cette histoire, que sa dette à l'égard de celle-ci était repérable dans son œuvre, qu'il en avait laissé de côté des éléments essentiels et qu'il avait eu également des successeurs dont l'apport était loin d'être négligeable.

Sous la poussée de ces petites découvertes, il devenait de plus en plus clair, par exemple, que la notion d'inconscient, telle que Freud l'exposait, ne semblait pas nécessaire, qu'elle soulevait des problèmes théoriques inextricables et surtout qu'elle orientait la tâche thérapeutique dans le sens d'une intellectualisation, négligeant des faits élémentaires et cruciaux pour la cure, parce qu'elle laissait en friche un certain territoire. De là une hypothèse, imposée tant par la clinique que par les mises en question ou les apports d'autres disciplines : le rôle joué par la notion d'inconscient – d'aucuns diront : par la réalité de l'inconscient – pourrait l'être avantageusement par celle d'animalité humaine.

1. Robert Castel, dans *Le Monde* du 23 mars 1990.

2. Judith Fleiss, *De la psychanalyse à la thérapie familiale*, in *Nervure, Journal de psychiatrie*, n° 8, novembre 1988, pp. 10-18.